



N° BLA/89 - 10 septembre 1973

AUTHENTICITÉ ET OUVERTURE

Mohamed Mzali

La conférence donnée par M. Mohamed Mzali à Alger, en la salle du Mouggar, le 14 mai 1971, a été reproduite d'abord par la revue algérienne ath-Thaqâfa, (3 juillet 1971, pp. 6-29), puis par la revue de Beyrouth, al-Adâb (nov. 1971, pp. 13-17), amputée de certains paragraphes. M. Mohamed Mzali est né le 23 décembre 1925 à Monastir (Tunis) et a fait ses études secondaires au Collège Sadiki. Titulaire de la licence de philosophie et du diplôme d'études supérieures de la Faculté des Lettres de Paris, il a enseigné la philosophie et les lettres arabes, à partir d'octobre 1950, au Collège Sadiki, au lycée Alaoui, à la Khaldounia et à l'Université ez-Zitouna. Chef de Cabinet du Ministre de l'Éducation Nationale de 1956 à 1958, il fut ensuite Directeur Général de la Jeunesse et des Sports de 1959 à 1964, pour devenir Directeur Général de la Radio-Télévision tunisienne de novembre 1964 à avril 1968. D'avril 1968 à novembre 1969, il a été Ministre de la Défense Nationale puis, de novembre 1969 à juin 1970, Ministre de l'Éducation Nationale, de la Jeunesse et des Sports. Depuis octobre 1971, il est Ministre de l'Éducation Nationale. Élu député à l'Assemblée Nationale tunisienne en 1959, il y a été successivement réélu en 1965 et en 1969. Président, depuis 1956, de l'Association des Anciens Élèves du Collège Sadiki, il est aussi, depuis 1962, Président du Comité Olympique tunisien et, depuis 1965, membre du Comité Olympique International. En octobre 1955, il a fondé la revue al-Fikr, revue culturelle mensuelle, et continue depuis lors à la diriger, militant avec elle pour une culture nationale authentique.

Il a publié en octobre 1955, La Démocratie (essai), puis, en 1968, des Propos inspirés par al-Fikr. En 1969, en collaboration avec Béchir Ben Slama, il a publié une traduction arabe de L'Histoire de l'Afrique du Nord, de Ch. A. Julien (tome 1 publié, tome 2 en préparation). En 1971, toujours en collaboration avec le même, il a publié, en traduction, Colons français et Jeunes tunisiens, de Ch. A. Julien. Un autre de ses ouvrages est actuellement sous presse : Prises de position et études (recueil d'articles parus depuis plus de vingt ans). La traduction de l'arabe en français a été effectuée par Maurice Borrmans.

Le premier des problèmes posés aux peuples du Grand Maghreb arabe et aux peuples arabo-islamiques, voire aux pays du Tiers-Monde, en général, est sans doute celui que l'on appelle techniquement la "lutte pour sortir du sous-développement, prendre en mains les moyens mêmes du monde moderne et rejoindre le cortège du monde civilisé". Bien souvent, cette requête s'est condensée et s'est répétée dans l'expression "développement et autonomie". Depuis longtemps aussi on nous a rabattu les oreilles avec les slogans qui proclament la supériorité de la science et de la technologie et insistent sur le caractère prioritaire de l'économie et de la technique. Les théories et les expériences venues d'ailleurs rivalisent à souhait, en nos régions, et ne cessent d'œuvrer pour nous convaincre et nous porter à les adopter ou, du moins, à les emprunter, comme étant la voie unique et exemplaire qui mène au but recherché.

En réalité, on ne saurait nier que les doctrines qui viennent à nous et les idéologies qui s'entre-déchirent sur notre sol, exercent sur nos jeunes générations un effet magique, de même qu'on ne

saurait nier que les modèles vivants et les styles modernes de vie que nous imposent - bon gré mal gré - les sociétés les plus avancées et développées, appelées sociétés de consommation, ne manquent pas de séduction ni d'attrait dans nos pays et surtout auprès de notre jeunesse, et cela grâce aux divers moyens audio-visuels et aux techniques d'information et de divulgation dont jouissent et font usage ces mêmes sociétés, en les exploitant jusqu'à l'extrême.

On dirait que la condition mise au développement, au progrès et à la modernité réside dans le reniement du passé et l'oubli de son propre patrimoine et consiste à ressembler à autrui ainsi qu'à limiter et à adopter sa personnalité. C'est pour cela que beaucoup sont tombés dans les pièges de cette logique manichéenne. On a l'impression que certains, devant le monde moderne et son progrès scientifique et technique, sont intellectuellement des timorés et affectivement des poltrons ; il leur a manqué la virilité requise pour affronter leur destin. Ils ont pensé que le prix du progrès était exagéré et attentait à leur dignité ; aussi ont-ils recherché une voie qui leur permette de parer à ce mal redoutable et à cette épreuve qui s'abat, de toutes parts, sur les peuples trop faibles. Ils ont donc attiré l'attention sur la nécessité de la vigilance pour éviter les pièges dressés autour de ces peuples ainsi que les appétits qui se portent sur ceux-ci. Le réflexe contraire s'est alors produit : ce fut donc le refus de tout ce qui était étranger et d'aspect moderne, de la part de ces personnes. Leur zèle en faveur de l'authenticité est ainsi devenu, au bout du compte, une forme de réclusion en matière de civilisation, d'isolement culturel et de repliement sur l'étroite personnalité nationale. Ce faisant, ils ressemblaient fort à ceux qui s'attachent au maintien du voile de la femme parce qu'il est le gardien fidèle de sa chasteté et de sa pureté, oubliant que la préservation de sa vertu ne consiste pas, pour la femme, à s'entourer d'un morceau d'étoffe, quelles qu'en soient l'épaisseur et l'opacité, mais réside d'abord dans la délicatesse de sa conscience, la qualité de son éducation et la force de sa personnalité, de sorte qu'elle puisse "être dans le feu sans y brûler". De même ressemblaient-ils encore à l'autruche qui se refuse à voir le danger qui la menace et se met à l'abri dans les sables du désert.

Un autre groupe s'est dépouillé de son caractère national, psychologiquement et intellectuellement, et ses membres ont oublié les liens qui les relient à leur milieu et à leur patrimoine de même qu'ils ont renoncé aux composantes de leur personnalité, sous le prétexte de rejoindre le monde moderne et de détruire les causes du sous-développement. Ils en ont appelé à l'ouverture sans montrer le moindre zèle pour préserver leur authenticité. D'où la déliquescence, l'égarement et l'abandon du passé, sous prétexte d'être en harmonie avec l'avenir.

Toutefois, on ne peut pas se tranquilliser en recourant à une forme de dualisme existentiel par lequel l'homme se diviserait lui-même et ferait de la contradiction entre l'au-delà et l'ici-bas, l'esprit et la matière, le bien et le mal, l'unité et la multiplicité, l'essence et l'existence, le passé et le présent, une destinée inévitable et une nécessité où il ne pourrait rien faire d'autre que de sacrifier l'ensemble de ses valeurs fondamentales et d'abandonner une partie vitale de sa personnalité et de sa fonction dans cette existence.

La vérité est qu'il semble difficile de mettre des séparations entre les activités de l'être humain qui fait usage de sa raison et de son bon sens et se meut dans une société vivante et intégrée, que ces activités soient spirituelles, politiques, économiques, sociales ou éducatives, parce que toutes constituent un ensemble complet, solidaire et harmonieux, qui s'en tient à une même échelle de valeurs, s'inspire d'un même génie et se relie à une même civilisation, originale et caractéristique. Une civilisation ne sera jamais équilibrée, créatrice et inviolable tant qu'elle ne prêterait pas à l'intelligence, à la sensibilité et au goût la même attention qu'elle prête à la matière et à la connaissance des lois de la nature pour agir sur celle-ci, la dominer et chercher à multiplier les moyens de bien-être et de développement pour tous ceux qui se réclament d'elle et vivent en son sein.

A ce propos, il peut paraître facile, sans que cela ne soit jamais justifié, de porter des jugements décisifs et absolus ainsi que les épithètes péremptoires et tranchantes pour se calmer la conscience ou camoufler un complexe d'infériorité par un autre, fait d'illusion, puisque la réalité présente de plus vastes espaces, une plus abondante variété et une plus grande complication qu'on ne le pense d'ordinaire. C'est ainsi que certains vont affirmant que l'Orient est idéaliste, sans plus, et que l'Occident est matérialiste seulement, alors que l'idéalisme et le matérialisme sont des dimensions communes à toutes les sociétés, tout comme il advient également pour les individus : la proportion entre l'un et l'autre peut varier selon chaque société et chaque période historique, mais toutes les sociétés sont à la fois idéalistes et matérialistes, tendues vers le ciel parce que leur spiritualisme les y pousse ou attirées par la terre parce que celle-ci les appelle. Elles vivent donc une tension continue et un mouvement incessant entre les deux tendances. Ces sociétés ne rivalisent de mérite et ne rayonnent qu'à la mesure même de la supériorité de certaines, hormis les autres, à trouver cet équilibre fécond et

vivant entre les aspirations de l'esprit et les exigences de la matière, équilibre qui est bien la marque distinctive qui revient à la place qu'occupe l'homme dans l'univers.

Les études qui s'appuient sur le seul cadre géographique ou historique pour faire une comparaison entre l'authentique et l'artificiel n'atteignent jamais leur objet. Il faut au contraire, pour cela, partir des valeurs en lesquelles nous croyons et des composantes qui sont une partie indivisible de nous-mêmes et mettre celles-ci en harmonie avec les exigences de la modernité, la nécessité de marcher de pair avec elle et la prise en main des instruments de la puissance pour exercer sur elle quelque influence.

Puisqu'il nous faut porter nos désirs sur ce que Dieu nous réserve dans l'autre vie sans oublier pour autant la part qui nous est dévolue de cette vie présente et puisqu'il est nécessaire et vital, pour nous, de réaliser un développement équilibré et une renaissance totale comme aussi d'assurer à nos personnes et surtout aux jeunes des générations montantes une formation nouvelle, moderne, fidèle à notre personnalité et venant renforcer nos composantes fondamentales, il est indispensable de traiter le problème de l'Authenticité et de l'Ouverture, de faire le tour de tous ses aspects et de lever certaines des ambiguïtés qui s'y attachent de manière à éclairer notre chemin, avancer sur la voie qui mène au plus cher de nos espoirs en cette existence et remplir notre mission, nationale et humanitaire, de la meilleure façon.

L'authenticité est un "nom verbal" : "il a eu fondement, il a fondement", c'est-à-dire "il a eu un fondement enraciné et des racines profondes". Son contraire est l'artificiel et l'insignifiant. Lorsque nous disons d'une nation parmi d'autres qu'elle a de l'authenticité, nous affirmons par là qu'elle a un caractère distinctif, un patrimoine qui découle de son esprit et une personnalité originale qui a des fondements solides et des composantes permanentes, malgré la succession des siècles et le changement des situations. Lors donc que nous qualifions d'authentique une civilisation et plus précisément une culture, nous entendons signifier par là qu'elle se distingue et s'individualise grâce à des fibres affectives, des particularités intellectuelles, un contenu spirituel et une manière originale d'appréhender et d'exprimer la vie. Suivant cette acception, il n'y a dans l'authenticité ni fanatisme ni durcissement : au contraire, c'est la condition nécessaire pour qu'il y ait dialogue, osmose et fécondation mutuelle entre les peuples, sans que l'un ne prétende être supérieur à l'autre, mais bien plutôt sur la base de l'interaction positive et de l'équilibre exact entre ce que l'on prend et ce que l'on donne. Ceci, du point de vue théorique qu'inspire une saine notion de l'humanisme.

Du point de vue historique, par contre, les choses se sont passées tout autrement, malheureusement. C'est que la colonisation, en effet, n'a pas visé seulement la richesse matérielle des peuples faibles frappés de décadence par suite d'une ankylose de la pensée créatrice en ces pays, d'une fermeture sur soi-même et d'un affaiblissement de l'équilibre nécessaire entre l'esprit et la matière, chez les individus, de même qu'elle ne s'est pas contentée de la conquête militaire et de l'occupation administrative : bien plus, elle a cherché à renverser les piliers sur lesquels était fondée notre vie nationale, à savoir la religion, la langue, l'histoire et toutes les valeurs, intellectuelles et morales, d'où nous tirons le sens même de notre existence et les secrets de notre force et de notre dignité.

Certains de ces colonisateurs rêvaient aux siècles de splendeur du Christianisme en ces pays et y considéraient l'Islam comme un évènement fortuit sur la terre qui avait produit Saint Augustin. L'un des leaders les plus connus de cette tendance était Louis Bertrand. Ils publiaient dans ce but, à Alger, une revue qui portait le titre *d'Afrique latine*. Le Prince de Polignac disait qu'il fallait "que la conquête de l'Algérie tourne à l'avantage de tout le monde chrétien". Quant à E. d'Ault du Mesnil, aide de camp du Maréchal de Bourmont, il écrivait dans le journal *L'Avenir*, à la date du 26 mai 1831 : "On ne pourra demeurer définitivement en cette Afrique du Nord que si l'Évangile y prend la place du Coran". Ces hommes réussirent en grande partie, du moins en apparence, puisque Albert Devoul affirme dans son livre *Les monuments religieux en Algérie* (p. 3), édité en 1876, qu'il existait dans la ville d'Alger, en 1830, 170 édifices religieux alors qu'aujourd'hui (c'est-à-dire en 1876), il ne reste que 166 mosquées et zaouïas dans toute l'étendue de l'Algérie.

J'ai dit qu'ils n'avaient réussi qu'en apparence, parce que le saykh Abd al-Hamîd Ben Bâdîs semble avoir exprimé ce que ressentait la conscience de la nation persécutée quand il répondit aux partisans de cette tendance et à leurs amis : "Les circonstances peuvent nous transformer, mais elles ne pourront jamais nous dompter" et quand il affirma de même : "Toutes les portes peuvent se fermer devant nous, mais il en est une qui ne nous sera jamais fermée, et c'est la porte du Ciel".

À côté de cette tendance, il y eut un deuxième groupe de colonisateurs qui pensaient qu'il était de leur devoir d'inviter à combattre "le fanatisme musulman", comme ils l'appelaient, pour que les

lumières du monde civilisé brillent enfin dans nos régions. Ils avaient pour mission de civiliser, comme leurs collègues avaient pour mission d'évangéliser : ils tentaient donc de détruire les composantes de notre personnalité au nom du progrès, du progressisme et de la vie moderne entendue à leur manière.

Un troisième groupe ne s'octroya aucune mission et ne manifesta aucune visée supérieure. On y disait, en toute franchise, que l'important était de maintenir les indigènes dans l'état de sous-développement dont ils avaient hérité et dans l'attachement qu'ils portaient à leurs croyances fossilisées, en leur interdisant tout accès à l'instruction publique. Cette tendance avait pour leader un certain Henri Tridon (cf. son livre *Comment la France perdra ses colonies*).

Cela en ce qui concerne l'Islam. Mais en ce qui concerne la langue arabe, l'unanimité s'était faite sur l'obligation qu'il y avait à la détruire. Des plans très précis furent dressés à cet effet. Ou bien donc on la maintenait dans les écoles coraniques et on la réduisait à certaines matières religieuses et linguistiques, ou bien on la supprimait totalement dans les écoles vers lesquelles affluaient les enfants de cette Afrique du Nord vu que ceux-ci avaient compris qu'il était nécessaire désormais d'emprunter les sciences et les connaissances modernes, ou bien encore on accordait chichement quelque enseignement en cette langue arabe comme langue étrangère dans les écoles franco-arabes, suivant l'appellation de l'époque. C'est l'orientaliste bien connu, William Marçais, qui déclarait dans la *Revue de l'Enseignement Public* (cf. N^{os} de déc. 1930 et janv. 1931) : "Au cours du XIX^{ème} siècle, après plusieurs changements de régime, ce pays (c'est-à-dire l'Algérie) a formé trois départements français, a reçu un peuplement français important et a été soumis à une administration directe dont, dans toutes les branches, le français a naturellement été la langue. Quand l'enseignement des Musulmans algériens a été organisé, nous n'avons fait à cette langue (l'arabe) aucune part dans les écoles primaires indigènes". Dans le même rapport, Marçais signalait quelles en étaient les raisons, et c'est cela qui importe pour notre présent sujet : "En tout état, (l'arabe est) un instrument pour l'expression qui choque étrangement les habitudes d'esprit occidentales, une sorte d'animal à deux têtes, et quelles têtes ! Que les programmes scolaires ne savent trop comment traiter, car ils ne sont pas faits pour héberger les monstres".

Dans le même rapport, Marçais ajoutait encore, sans vouloir faire le prophète, qu'il entendait par là, indirectement, donner une leçon aux habitants de l'Afrique du Nord. "Il est impraticable, il n'est pas raisonnable et en fait il est assez rare, disait-il, que deux idiomes de civilisation coexistent très longtemps dans un même pays. Quand les concurrents jouissent d'un égal prestige, expriment sensiblement les mêmes choses et les disent à peu près aussi bien l'un que l'autre, des raisons de sentiment aidant, ce gaspillage de forces peut se prolonger. Mais quand l'une des langues est celle des dirigeants, qu'elle ouvre l'accès d'une civilisation moderne, qu'elle est claire, que l'expression écrite et l'expression parlée de la pensée se rapprochent au maximum, que l'autre langue est la langue des dirigés, qu'elle exprime dans ses meilleurs écrits un idéal médiéval, qu'elle est ambiguë, qu'elle revêt quand on l'écrit un autre aspect que quand on la parle, la partie est vraiment inégale, la première doit fatalement faire reculer la seconde" !

Marçais décrivait alors l'état de la langue arabe en Tunisie : "En Tunisie, disait-il, comme en Algérie, beaucoup moins du reste qu'en Algérie, l'arabe est en régression. Tout porte à croire qu'il reculera encore devant le français dans un proche avenir".

Toutefois, les prédictions de cet orientaliste ne se sont pas réalisées parce que la nature des choses et la volonté des peuples veulent obstinément que chaque nation préserve ses caractéristiques et les plus chères de ses composantes culturelles. C'est pourquoi Marçais s'est vu contraint de réviser son jugement et n'a point adopté cet entêtement qui a pesé sur l'administration coloniale jusqu'au dernier instant de sa domination. Dans un article intitulé La langue arabe, paru en fév. 1945 dans le *Bulletin des Etudes Arabes* (n^o 21), il écrivait en effet : "Voici donc aujourd'hui la prose arabe assouplie, clarifiée, renouvée par le patient effort de deux générations d'écrivains et susceptible de servir d'instrument d'expression à une civilisation moderne. Elle est parvenue au point où elle peut, où elle doit produire des chefs-d'œuvre... J'appelle de tous mes vœux le jour où l'œuvre d'un prosateur arabe moderne, traduite dans une langue européenne, montrera aux gens d'Occident que les fils de 'Adnân et de Qahtân peuvent une fois de plus enrichir le trésor spirituel de l'Humanité".

Dans un autre article, Marçais reconnaît une vérité que j'aimerais rappeler ici, car elle serait peut-être motif de réflexion et de considération pour un certain nombre de personnes cultivées de nos pays et inciterait aussi à l'examen de conscience en certains pays étrangers où une bonne partie de l'élite et des cadres croit encore en la supériorité des cultures et soupire vers les doux souvenirs du passé. Marçais a donc déclaré, aux derniers jours de sa vie, après avoir dépensé celle-ci à

l'Orientalisme et fréquenté longuement les peuples islamiques et plus particulièrement ceux du Grand Maghreb arabe : "... Dans le domaine de l'esprit, les hommes et les peuples n'acceptent d'influences que celles qui s'accordent avec les secrets mouvements de leur propre génie".

Après avoir passé rapidement en revue les agissements administratifs et législatifs, déclarés ou cachés, auxquels se livrèrent les autorités coloniales pour nous couper de notre passé et nous arracher à notre climat culturel afin de faire de nous "une poussière d'individus", selon l'expression même de l'un des colons les plus acharnés, il peut être bon, également, d'indiquer qu'un certain nombre de penseurs et de savants étrangers ont emprunté les voies de l'objectivité et de la franchise en vue de justifier la colonisation et le racisme. C'est l'orientaliste allemand Tennemann qui prétend que les Arabes n'ont rien compris à la philosophie grecque parce que leur Livre sacré s'oppose à toute approche rationnelle et libre et parce qu'ils ont tendance, par suite de leur caractère national propre, à se laisser influencer par les images illusoires. C'est encore le philosophe V. Cousin qui va jusqu'à dire que la religion chrétienne est la seule, à l'exclusion des autres, qui prépare les voies à la liberté et au progrès alors que les autres religions, y compris la religion musulmane, ont abouti, pour certaines, à une dégénérescence profonde pendant que d'autres engendraient un despotisme sans limite" (*Cours de l'histoire de la philosophie*, de V. Cousin, Paris, 1841, t. 1 pp. 48-49). C'est enfin Renan, le célèbre penseur, qui répartit les humains en Sémites et Aryens, déclare que la race sémitique est inférieure à la race aryenne et pense que la philosophie, chez les Sémites, n'est "rien d'autre qu'un pur emprunt stérile et une imitation de la philosophie grecque" (*Averroès et l'Averroïsme*, Préface, pp. 7-8, 8ème éd. , 1925).

Quant à Gauthier, il suit la méthode même que lui a enseignée son maître Renan et déclare que, "à travers toutes les manifestations de l'activité humaine, depuis les plus élémentaires, comme la nourriture et l'habillement, jusqu'aux plus élevées, comme l'ordre politique et social, transparaissent chez la race aryenne, d'un côté, et chez la race sémitique, de l'autre - considérée dans la plus pure de ses "branches", c'est-à-dire la "branche" arabe - des tendances fondamentales contrastées. L'intelligence sémitique rassemble les choses, qu'elles correspondent entre elles ou non, tout en les laissant séparées les unes des autres sans aucun lien qui les unisse, et passant alors de l'une à l'autre par des sauts inattendus, sans progression aucune. L'intelligence aryenne, tout au contraire, met de l'unité entre les choses grâce à des intermédiaires progressifs et en ne passant de l'une à l'autre que selon une échelle aux degrés si bien rapprochés qu'on ne sent presque pas le passage de l'un à l'autre" (*Introduction à l'étude de la philosophie musulmane*).

Quand il s'agit de notre histoire, certains de ces savants - je ne dis pas tous, parce que beaucoup d'entre eux ont rendu à la pensée arabo-islamique des services indéniables et particulièrement au cours de la première guerre mondiale - certains de ces savants, ai-je dit, ont dénaturé notre histoire et y ont insisté sur les côtés obscurs sans rien dire de ceux qui sont honorables. Ils ont expliqué certains de ses aspects et de ses événements en recourant à des qualificatifs et à des instincts négatifs qu'ils ont attribués mensongèrement à nos peuples. Ils ont ainsi fait de notre sol le simple lieu de passage des envahisseurs et des conquérants et le réceptacle de la civilisation des nouveaux venus. Ils ont nié que nos pays aient joué un rôle positif, soumis les événements à leur volonté et modelé l'histoire par la volonté de leurs fils.

Certains chercheurs, aujourd'hui encore, vont s'épuisant pour nous convaincre que l'idée de patrie elle-même est un phénomène moderne et un concept importé des pays développés, et que, s'il n'y avait pas eu la colonisation et la fréquentation de l'Europe par nos peuples, nous n'aurions pas sauvé notre personnalité nationale particulière. Bien plus, ils tendent à disséquer et à analyser le concept d'authenticité et nous ramènent à des origines aussi étrangères qu'étranges pour nous. On a l'impression qu'ils veulent nous faire croire que nous n'avons ni passé ni existence antérieure, c'est-à-dire que nous n'aurons de durée et d'avenir que si nous gravitons dans leur orbite et devenons, pour leur pensée et leur civilisation, de loyaux et fidèles sujets.

Cette appréciation de notre histoire n'est pas restée le seul fait de ces chercheurs et de ces savants. Elle est allée jusqu'à devenir celle d'un groupe de nos compatriotes qui se sont mis à leur école, leur ont emprunté leurs théories et en sont arrivés à professer et à étudier leurs idées comme à se livrer à des recherches similaires. C'est là un fait plus étonnant et plus navrant. En effet, s'il est possible de réfuter les étrangers, de prouver leurs contradictions internes et de mettre en garde nos peuples contre leurs poisons et leurs noirs desseins, comment faire vis-à-vis de ceux qui sont de notre race, invoquent le patriotisme et luttent en même temps pour répandre certains courants de pensées et de cultures étrangères, en les considérant comme la seule voie possible pour sortir du sous-développement et se libérer intégralement ? Ces tendances n'ont-elles pas pénétré chez nous sous le masque du progressisme du socialisme, de l'esprit révolutionnaire et sous le prétexte de combattre le

colonialisme et l'impérialisme, et cela jusque dans les rangs d'une partie de notre jeunesse et de nos étudiants dans les mouvements de libération de certains pays arabes et du monde afro-asiatique, d'une manière générale ? Pour notre compte, nous avons déjà connu ces "rengaines" aux jours où nous combattons le colonialisme par le fer et par le feu, et non point en signant des motions ou en imaginant des théories. Nous avons donné la preuve, Dieu merci, que le patriotisme est un phénomène naturel et légitime, qu'il ne s'oppose pas à l'humanisme ni ne contredit la tolérance véritable et l'entraide impartiale, et surtout que il est la seule voie pour établir la paix dans le monde ainsi que la concorde et l'amitié au sein de toute l'humanité.

Certes, c'est là une ironie du sort que d'avoir à parler de "l'agression de la pensée" et à pleurer beaucoup de ses victimes, alors que la pensée est libre ou elle n'est pas, et qu'elle est un instrument de libération, pour soi et pour autrui, avant d'être un masque pour mieux dominer et un prétexte pour mieux s'imposer. Loin de nous que la pensée soit exploitée jamais pour attaquer les cultures, empoisonner les mentalités, détruire le patrimoine de certaines nations et empêcher, au bout du compte, le triomphe de l'humanisme dont l'avenir ne peut être assuré que par l'entraide des cultures nationales, leur osmose et leur harmonisation réciproques ainsi que par la préservation, pour toutes, de leur originalité et de leur esprit.

Les états colonialistes se sont trompés, pour leur compte, et de même certains grands états qui prétendent nous aider à nous délivrer du colonialisme et tentent de répandre leur nourriture idéologique au sein de notre jeunesse et parmi les personnes de culture en vue d'une libération collectiviste et économique, tous se sont trompés lorsqu'ils ont tenté de se gagner les peuples afro-asiatiques, que ce fût au début de ce siècle, lors de l'apparition de la conscience nationale, surtout au lendemain de la deuxième guerre mondiale après que le sentiment national se fût aiguisé, enflammé et transformé en action et en combat, ou bien après que le destin eût répondu à la volonté de ces peuples et que ceux-ci eussent bénéficié de la grâce de l'indépendance et de la liberté, lors donc qu'ils ont tenté de se les gagner, ai-je dit, par leurs réalisations économiques et les opérations de mise en valeur et de développement des richesses matérielles ainsi que par l'octroi de certaines fonctions administratives aux indigènes, oui, ces états se sont trompés, surtout quand ils ont cru que la divulgation de leur culture et l'imposition de leur langue sur les débris des valeurs spirituelles, des croyances et du patrimoine des peuples asservis leur garantiraient une présence et permettraient à leurs intérêts de durer. S'ils avaient tiré quelque leçon de leur propre histoire, ils auraient compris quel était l'échec imminent qui attendait leurs plans. Les efforts des tsars n'ont-ils pas été dépensés en pure perte lorsqu'ils tentèrent de se soumettre le peuple polonais non seulement par le fer et par le feu, mais aussi en faisant disparaître ses valeurs spirituelles et idéologiques ? L'Empire austro-hongrois n'a-t-il pas été impuissant à intégrer les Slaves et les Roumains ? Ainsi en est-il relativement à l'époque moderne. Mais si nous nous référons à l'histoire ancienne, alors on n'en finirait pas d'en citer les exemples probants.

Si le souci primordial des peuples du Tiers-Monde réside donc dans le développement et le progrès matériel, il peut apparaître étrange qu'il échappe à l'esprit de certains que le bien-être matériel n'est pas toute chose dans la vie. Si nos peuples ont pris les armes, affronté des combats sanglants, enduré ce qu'ils ont enduré et sacrifié ce qu'ils ont sacrifié, c'est en vue de l'indépendance, de la liberté et de la dignité qui étaient et sont encore des devises sacrées et des valeurs supérieures qui polarisent les combattants, justifient le témoignage des martyrs innocents et cristallisent notre volonté collective en vue d'une vie qui soit digne d'être vécue et d'un humanisme qui soit intégral. Oui, c'est là une vérité de toujours qui ne cesse pas de s'imposer puissamment et dont l'histoire, ancienne et récente, ne cesse de nous donner preuve sur preuve, vérité qui établit que les peuples croient en des valeurs supérieures qui dépassent les nécessités de la production et du développement matériel de même qu'ils s'attachent, dans leur existence, à des idéaux et à des buts qui, si on ne les rejoint pas, enlèvent à la vie elle-même toute son importance. Toute vie n'est pas forcément digne que nous la vivions. L'homme libre, au contraire, préfère la coupe de la fierté, son goût serait-il celui de la coloquinte, à celle d'une vie dans l'avilissement. Ce n'est pas là une "fanfaronnade" que les événements auraient tôt fait de dépasser ni un sentiment fantaisiste qui ne tarderait pas à s'effacer devant la réalité irrécusable et sa nécessité contraignante. Interrogez donc ces pays et considérez leur histoire, comme le fait tout homme perspicace, vous saisissez alors quelle est la grandeur de l'homme qui préfère "la qualité de la vie" à la vie elle-même et va donc au-delà de la matière et de l'existence sensible pour pénétrer jusqu'à l'esprit et à l'essence, sans se dérober pour autant à ce monde ni se laisser vaincre par ses lois et ses exigences : au contraire, il en affronte les dangers à la manière de l'audacieux et non point à la manière du poltron circonspect, comme le dit sans doute Abû Hamîd al-Ghazali il lui impose la lumière de son intelligence et l'ardeur de son affectivité et il n'a de cesse qu'il ne l'ait changé, transformé et façonné sur le modèle des idéaux, des aspirations et des valeurs auxquels il croit et pour l'exaltation et la victoire desquels il a consacré sa vie.

En outre, nous posons une question à ces peuples qui "éprouvent de la passion pour nous" et voudraient nous faire entrer dans leurs paradis, chargés de chaînes, sous le prétexte d'être fidèles à l'humanisme et de nous arracher à "l'ère des ténèbres" pour nous faire entrer dans celle de la lumière, de la civilisation, de l'intelligence et du progrès. Est-ce que toutes les nations, et l'humanité tout entière, sont contraintes d'évoluer dans un même cadre et selon un même ordre pour réaliser la compréhension, créer la concorde et faire triompher la paix ? L'unité exige-t-elle que l'on devienne semblable l'un à l'autre et que les différences soient abolies ? Est-ce que l'homme de cette humanité tant désirée serait sans nerfs ni chair, dépourvu de marques distinctives et d'une sensibilité originale, incapable de se modeler, de s'acclimater ou de s'adapter suivant le groupe ou le pays qui est le sien ? Affirmer l'unicité de l'essence de l'homme signifie-t-il que celui-ci demeure toujours le même, en tout temps et en tout lieu ? La vérité, c'est que, depuis Platon jusqu'à ce jour, un grand nombre de penseurs se représentent l'humanité comme une extension de leur propre patrie et l'humanisme comme une fidélité à leurs propres valeurs. Lors donc qu'ils proclament que l'humanité est la grande patrie de l'homme et que le nationalisme dénature celle-ci et la transforme en chauvinisme ignare, ils ne visent - consciemment ou inconsciemment - qu'à nous convaincre que leur pays représente le haut idéal qu'il faut imiter. Combien de fois les hommes politiques n'ont-ils pas exploité cette "méthode humanitaire", généreuse et débordante d'ouverture, pour étendre leur influence et assurer leurs intérêts matériels et moraux ? Combien de fois cette logique n'a-t-elle pas causé la mort de nombreuses cultures nationales, l'extinction de civilisations authentiques et la disparition de grandes cités civilisatrices qui ont une valeur historique indéniable ! La vérité, c'est que le nationalisme est une concrétisation de l'humanisme, une "voie droite" pour y parvenir et une garantie de sa rectitude et de son intégrité, afin de lui éviter les tares de l'esprit de domination et les défauts de la volonté de supériorité. Son enrichissement, son renouvellement et sa permanence, à travers le temps, ont tous pour condition la participation des nationalismes, enfin libres et pleins de bon sens, jaloux de leur personnalité, de même qu'ils ont pour garantie la complémentarité des civilisations sur la base de l'authenticité et sur le principe de l'égalité, ainsi que la dialectique du dialogue créateur, de l'échange fécond et de cette logique du "recevoir dans la mesure où l'on donne". Le poète et penseur que fut Valéry a sans doute voulu signifier tout cela en disant : "Il nous faut emprunter à nos mutuelles différences ce qui nous enrichira tous et approfondira notre commune condition d'homme".

A l'instar de ces pures doctrines humanitaires dont les intentions ne sont pas toujours aussi désintéressées ni faites pour la seule gloire de Dieu, et qui ne sont pas dépourvues d'une certaine fraude quant à la véritable nature de l'homme lorsque nous les dépouillons du "romantisme" qui les a dotées d'un halo de majesté factice, nous voyons le Marxisme nous inviter à dépasser le sentiment national et considérer le nationalisme comme relevant des qualités bourgeoises et constituant un obstacle sur la voie de la libération totale en même temps qu'un empêchement à l'unité du prolétariat international dans sa marche prestigieuse vers la terre promise du socialisme. Nous avons déjà pris connaissance de cette logique marxiste aux jours où nous combattons pour l'indépendance. Combien de fois n'avons-nous pas lu dans la presse de "ces partis", en nos pays, depuis un demi-siècle et surtout avant les années 1950, de ces articles qui affirmaient que le chemin de la libération passait par l'unité de rang avec les travailleurs de France tout particulièrement ! Combien de fois ont-ils tenté de nous faire accroire que l'attachement au passé et à nos valeurs spirituelles était une forme de réaction et un pas fait en arrière, qui nous éloignait davantage de la société juste et autonome que nous ambitionnions ! Si ces partis ont finalement tiré la leçon de leurs déceptions à propos de cette Afrique du Nord et même de certains états d'Afrique et s'ils en sont donc arrivés à faire leurs devises de patriotisme, de nationalisme et d'unité de rang avec toutes les forces productrices, ainsi que celle de la nécessaire réalisation de l'"intégration sociale", comme ils disent, la substance du Marxisme n'en demeure pas moins un dépassement des nationalismes. Toutefois, les grands états qui l'ont adopté comme doctrine économique, sociale et spirituelle sont parvenus à adapter les données fondamentales et les grands principes du Marxisme à leur égoïsme national sacralisé, si bien qu'on a pu dire que "le Marxisme a été russifié avant que la Russie n'ait été marxisée" (Kamâl Yûsuf al-Hâjj). C'est ainsi que cette doctrine en est arrivée, parfois, à constituer le lien de transmission par lequel certains grands états parviennent jusqu'au cœur et à l'intelligence des cadres des états en voie de développement et de leurs élites pensantes.

Il y a une autre tendance, que nous pourrions qualifier de "scientifique", qui affirme que la question de l'authenticité est désormais dépassée par les événements parce que les sciences modernes et la technologie ont fait apparaître de nouvelles réalités qui sont de nature à transformer nos concepts du tout au tout et à placer les croyances, les langues et même l'affectivité en une position très secondaire. Si nous aspirons à vivre avec notre temps, à récupérer ce qui nous a échappé et à rejoindre le cortège de l'humanité en marche, il nous faudrait nous purifier de tout l'héritage du passé, lutter de vitesse avec l'avenir et adopter les premières des plus récentes inventions scientifiques et des meilleurs initiatives technologiques. Le célèbre savant Oppenheimer n'a-t-il pas dit que "l'état qui dispose de

10.000 savants et de 100 cerveaux électroniques peut devancer celui qui dispose de 100.000 savants et d'un seul cerveau électronique"? L'idéologie elle-même n'est-elle pas une chose bien relative ? L'authenticité, la créativité, les sentiments humains et les représentations métaphysiques ne sont-ils pas de simples phénomènes historiques que les nouvelles mentalités scientifiques ne tarderont pas à dissiper ça et là ? N'éprouvons-nous pas quelque vertige psychique et même quelque angoisse métaphysique lorsque le savant Jean Rostand nous dit, dans son livre *Biologie et morale* : "Il suffit que le plasma se voit privé de certains de ses éléments chimiques pour que s'évanouissent, dans l'esprit, les plus nobles des espoirs. Lors donc que la thyroïde s'arrête de sécréter son élément, la "thyroxyne", aux globules sanguins, les facultés intellectuelles cessent de fonctionner et l'homme perd le sens de la souffrance, de la beauté et de la vie religieuse". Rostand ajoute encore : "Ce sont les glandes, avec leur variété, qui rendent possibles l'amour et la haine, l'enthousiasme et la joie..." C'est ainsi qu'est apparue une nouvelle science, la science de la "psychochimie". Nous ne pouvons que refuser le déterminisme scientifique comme nous avons refusé le déterminisme marxiste et toutes les autres doctrines importées, qui se sont écroulées l'une après l'autre, étant donné que le temps nous manque pour les évoquer toutes ici, tel l'existentialisme dont l'étoile a disparu depuis des années et dont le protagoniste, Sartre, qui disposait d'une grande audience auprès d'une certaine génération, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, réduit aujourd'hui son activité pratique à la signature de pétitions aux côtés de sa compagne de vie et de doctrine, Simone de Beauvoir ; tel aussi le structuralisme qui s'efforce de se répandre sur les ruines de l'existentialisme et du freudisme dont la virulence a reflué depuis que les instincts primitifs l'ont emporté, que la violence prédomine partout et que les valeurs s'affaiblissent en certains pays qui souffrent d'une crise de conscience et se plaignent d'une baisse de civilisation, et aussi depuis que Marcuse est venue à sa rescousse, surtout lorsqu'il a fait de l'instinct sexuel (Eros) le premier moteur et le modèle fondamental du comportement individuel et collectif.

Nous refusons, pour notre part, ce déterminisme parce que nous refusons de vivre à l'intérieur de la cage de la civilisation technologique et de sacrifier la plupart de nos facultés et de nos qualités humaines. Nous croyons que l'esprit scientifique n'est pas tout dans la vie. L'homme a vécu, environ 50.000 ans avant de découvrir la méthode expérimentale et de comprendre ce que sont la chaleur, l'attraction et la lumière. Le comportement humain n'est pas toujours soumis aux règles scientifiques, telles qu'elles s'appliquent dans leur froideur et leur inflexibilité. L'homme a besoin, pour son équilibre, d'éprouver des rêves et des sensations, de même qu'il a besoin de liberté et de mettre ses actes en pratique. À côté du regard scientifique qui découvre un aspect de la vérité et du réel ; il y a la vision spiritualiste des choses, la vision poétique et la vision artistique ou, plus généralement, la vision globale de l'univers et de la place que l'homme y détient. C'est, sans doute ce qu'entendait signifier le grand Avicenne lorsqu'il parlait de "la vie en largeur" (et non point en longueur) et c'est ce que voulait dire le poète Rimbaud lorsqu'il opposait "la vraie vie" à "la vie vraie", laquelle est la réalité vitale à laquelle nous nous heurtons, contre laquelle nous nous rebellons, sur laquelle nous agissons et dont nous sondons les secrets, poussés que nous sommes par cette ardeur sacrée qui se cache en notre être, par laquelle nous nous différencions de l'animal et du minéral et sous l'inspiration de laquelle nous œuvrons jusqu'à devenir enfin les vicaires de Dieu sur la terre.

La science n'est pas seulement impuissante à guérir notre soif et à répondre à toutes les questions vitales qui s'imposent aujourd'hui, malgré la conquête de l'espace et malgré tout ce que l'on dit des modifications que l'homme reçoit de sa réalité corporelle et de son insertion sociale, elle a besoin, elle aussi, de donner "une explication" et une "valeur" à ces phénomènes merveilleux et à ces possibilités splendides qu'elle a découverts, ou aidés, ou permis, ce qui a entraîné parfois des complications inattendues et a rendu plus aigu le sentiment que l'homme a désormais d'avoir moins de pouvoir que jadis pour dominer le monde et le soumettre à sa volonté.

En outre, que la thyroïde exerce ou non sa sécrétion, que la nature des rapports sociaux entre les hommes change ou non, l'être humain n'en reste pas moins perplexe pour lui-même face à la mort et à son destin. Il demeure cette "énigme" que sont incapables de résoudre toutes les doctrines ici passées en revue. Et puisque personne ne meurt par délégation pour un autre de même que personne ne peut vivre par délégation pour un autre, il s'ensuit donc nécessairement que tout homme doit expliquer philosophiquement ce qu'il est et que, par suite et tout aussi nécessairement, tout pays doit s'expliquer philosophiquement lui-même et orienter son comportement sous l'inspiration des valeurs que la vie lui garantit dans toutes ses dimensions essentielles. C'est là que se manifeste la fidélité authentique aux aspirations humaines les plus authentiques.

Nous concluons donc, de ce qui précède, que la véritable culture et la liberté humaine, laquelle récuse les allégeances idéologiques et refuse tout déterminisme historique ou scientifique, ainsi que le dévouement désintéressé à l'essence d'un humanisme renouvelé invitent, tous ensemble, les peuples et les individus à s'attacher à leur authenticité, à en être jaloux et à combattre sans cesse à son service.

Le devoir de piété que nous devons à cette authenticité impose aussi que nous découvriions quelles sont les contrefaçons qui l'ont affectée ou l'affectent parfois, qui l'ont détournée ou la détournent parfois de sa vérité dernière et de sa quintessence, tout comme nous avons mis à jour la mutuelle contradiction de ceux qui, en matière d'ouverture et de modernité, avaient embrassé des doctrines qui sont de nature à menacer d'annihilation les composantes de la personnalité et à tourner, au bout du compte, à la transformation et à la dilution chez les plus forts.

Il en est certains - dans notre Tiers-Monde et surtout dans notre société arabo-musulmane - qui se sont heurtées à la civilisation moderne, en sont éblouis au plus haut point et en ont donc saisi le danger pour leurs croyances, leurs mœurs et leurs modèles de vie. Ils se sont alors repliés sur eux-mêmes et ont imaginé que le salut résidait dans l'attachement à ce qui était "ancien" ; ils ont considéré que tout renouvellement est une innovation et toute ouverture un détournement, aussi ont-ils cherché refuge dans l'histoire pour en méditer les ombres et s'en remémorer les souvenirs, sans travailler ici-bas comme s'il leur fallait y vivre pour toujours. Ils ne se sont préoccupés que de leur au-delà, comme s'ils devaient mourir demain. C'est bien souvent d'ailleurs qu'ils ont exalté le rôle de l'esprit au détriment du corps, se sont attachés à l'être au détriment de la matière et ont poursuivi la comparaison entre l'Orient et l'Occident pour estimer que la supériorité de celui-ci, en plusieurs domaines, correspond pleinement au décret divin, répétant alors avec Abû Tayyib (al-Mutanabbî) : "Les fils de ce temps y sont venus, alors qu'il était en sa jeunesse, et il les a réjouis ; nous y sommes venus, alors qu'il était sur son déclin". Ou bien ils ont pu se distraire de la réalité amère qu'ils vivent en évoquant les crises dont souffrent certains pays d'Occident, au niveau de leur jeunesse, ou les difficultés pénibles qu'ils endurent en certains secteurs de leur civilisation. Dans ce cas, ils rendent alors grâce à Dieu de ce que le mal n'ait pas atteint son paroxysme en leur pays comme il y est parvenu chez les autres. Ils ressemblent d'assez près à ce poète arabe à qui l'en avait demandé de faire une comparaison entre lui-même et un poète contemporain qui lui était bien supérieur et qui répondit : "Ses bons vers sont meilleurs que les miens, mais les mauvais, chez moi, l'emportent sur les siens !"

Ils ont encore essayé de remplacer leur réalité amère par des rêves et des phantasmes. C'est ainsi qu'ils ont négligé la substance pour se laisser séduire par les apparences : la parole a pris, chez eux, la place de la pensée et l'imaginaire, la place du réel. Pour eux, le vrai et le faux sont mélangés, la substance et l'accident se ressemblent. L'intelligence conquérante s'est avouée vaincue devant les réalités insolubles de l'univers et s'est tenue craintive devant les interrogations de l'être. Chacun de se gonfler alors la veine jugulaire, de crier, de promettre, de menacer, par la voie des ondes de l'éther. Ce furent les luttes journalistiques : l'héroïsme des personnalités du théâtre, du cinéma ou de la "nouvelle" y remplaça celui des hommes qui affrontent le champ de bataille ainsi que le champ d'honneur. D'où la culture formelle et artificielle, telle une fausse monnaie qui n'a la garantie d'une réserve d'or. En d'autres termes, beaucoup de monde en est arrivé à parler et à ne pas agir. Leurs consciences, grâce à cela, sont en paix, comme ce fut le cas de ce poète à qui parvint un jour la nouvelle que son peuple avait été attaqué par des agresseurs : "Par Dieu, s'écria-t-il, je lancerai sur eux les traits de ma satire, à l'aide d'un poème...".

Le fait est que cette représentation du passé est un reniement impardonnable du passé lui-même. L'authenticité qui serait synonyme de fermeture sur soi-même est le meilleur moyen de détruire cette même authenticité et ouvrirait largement les portes à l'invasion spirituelle, culturelle et intellectuelle qui nous menace de tous côtés.

Si le passé a eu un rôle fondamental pour nous modeler et nous créer en l'état où nous sommes aujourd'hui, si notre personnalité, individuelle et collective, est le fruit de toutes les expériences que nous avons vécues, sans parler des points de départ et des points d'arrivée qui ont marqué cette histoire, ni des difficultés et des ambitions qui l'ont affectée, si nous adoptons le jugement professé par Hegel suivant lequel "l'univers est "ce qui a été" et si nous retenons l'opinion de Bergson qui disait que "le temps vivant est une durée continue et une permanence habituelle", on est cependant dans l'obligation malgré tout cela, d'admettre que la conscience du passé ne peut pas revivre deux fois un même état et que nous bâtissons donc notre personnalité à chaque instant si bien qu'il n'y a pas de véritable recommencement et qu'il n'y a arrêt qu'avec la mort et le dernier soupir. Cela signifie que la loi même de la vie nous oblige à ne pas être prisonniers du passé, à ne pas le sacraliser aveuglément et naïvement, à ne pas oublier le présent ou fuir l'avenir. Hegel déclare, en effet, que "la première des catégories de la conscience historique ne peut pas être la mémoire ou le souvenir, mais qu'elle est l'expectative ou l'attente, l'espoir ou le devancement". C'est pour cela qu'il nous faut déchiffrer le passé et en tirer une leçon à la lumière de notre présent et de notre avenir. Si donc nous nous coupons du passé, nous nous amputons d'une partie de nous-mêmes et nous perdons une référence fondamentale pour donner valeur au présent, mais par contre nous ne pouvons pas progresser si nous laissons ce passé nous subjuguer et nous rejoindre sans cesse. Il nous faut donc vivre - comme a su le dire

Zakariyyâ Ibrâhîm¹ - non point pour ce que nous ne pourrions jamais plus faire revenir, mais pour ce que nous ne pouvons même pas prédire !

C'est sur cette base et sur cette vision dynamique du passé qu'il nous faut examiner les composantes de notre authenticité, croire en la liberté dont nous disposons pour modeler notre destin et nous mettre d'accord sur l'échelle des valeurs humaines vitales qui doit constituer notre règle dans nos pensées, nos actions et nos comportements avec autrui.

De même que nous avons affronté ceux qui, oisivement, demeuraient spectateurs, ceux qui, confiant en Dieu, se perdaient en prières, ceux qui, impuissants, avaient perdu tout espoir et ceux qui, voulant tromper, jouaient aux faux prophètes - aux jours de la lutte sacrée en faveur de la libération politique - après des siècles de décadence et des décennies de colonisation, pour ensuite réécrire notre histoire et la "faire" enfin, après qu'elle nous "eût faits", et donc nous créer à nouveau, il nous faut aujourd'hui - alors que nous sommes à la croisée des chemins - nous interroger pour savoir qui nous sommes précisément, que voulons-nous être, quel est le rôle que nous avons à jouer dans le monde et vers quel but tendons-nous ?

Nous représentons, en cette Afrique du Nord, un peuple dont la religion est l'Islam et dont la langue est l'arabe, qui vit dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle et qui se fait de la dignité, de la justice, de l'égalité, de la paix et de la fraternité humaine une représentation dynamique et progressiste, pure de toutes illusions et libre de toutes abstractions et léthargies. Nous constituons un bloc humain solidaire qui vit au bord de la Méditerranée et nous ne saurions oublier combien cela a doté notre personnalité de qualités spécifiques de même que nous ne pouvons en nier les données ni en éluder les exigences. Nous affrontons aussi un défi majeur qui a pour nom le Sionisme, l'Impérialisme et le Racisme, lesquels ne se contentent pas d'empiéter sur nos droits et de nous mettre à l'étroit, mais n'hésitent pas à nous combattre de front, à s'attaquer à ce que nous avons de plus sacré, à nous persécuter et à occuper notre terre. Nous vivons dans un monde qui souffre d'une crise de conscience, comme s'il était en pleine tempête, parce que l'harmonie culturelle qui lui fixait des limites à sa mission s'est trouvée bel et bien anéantie, si bien qu'il en est toujours à la recherche de lui-même et tente de récupérer l'esprit dont on l'a dépouillé. Nous sommes donc dans ce monde, assiégés par la peur lorsque nous évoquons la guerre nucléaire possible et ce qui nous attend tous si cet équilibre terrible dont les grandes puissances tiennent les bouts venaient à être perturbé. Nous faisons partie également d'un univers dont les habitants sont de plus en plus nombreux, dont les eaux et l'atmosphère sont déjà polluées, dont l'air est irrespirable et où les maladies contagieuses et les catastrophes naturelles menacent des centaines de millions d'êtres humains. Nous vivons enfin à l'ère des sciences, des inventions extraordinaires et de la technologie, une ère où les structures sociales changent du tout au tout, où les concepts et les contenus éducatifs évoluent radicalement et où le rythme de la vie quotidienne a atteint une telle vitesse que cela aboutit à la folie et que le problème de l'heure en est arrivé à s'appeler "Le choc du futur", ce qui est le titre d'un livre composé par un sociologue américain du nom de Alvin Toffler², livre qui a paru récemment et a bénéficié d'un large écho et d'une grande diffusion. Une science nouvelle a même fait son apparition, qui s'appelle "le futurisme" : elle s'attache à devancer l'avenir, à prévoir quelles en seront les lois et à se préparer pour les affronter. Nous sommes enfin dans une phase de notre vie culturelle où l'influence du livre imprimé diminue toujours plus, où les moyens audio-visuels sont largement diffusés et où les jeunes en arrivent à ne plus recevoir leur éducation de leurs parents ou de l'école seulement, mais aussi et surtout des disques et des divers postes de radio et de télévision, ainsi qu'à enrichir leur expérience non seulement par le roman, la veillée ou le témoignage des adultes mais aussi par les films, les pièces d'avant-garde, la musique de jazz et les voyages que les moyens modernes de transport ont facilités et que l'entraide bilatérale ou internationale a autorisés dans tous les secteurs et à tous les niveaux.

Telle est l'alternative : ou bien nous résigner à une position d'infériorité et désespérer de combler la distance qui nous sépare des pays développés, pour ruminer notre amertume, vivre dans le

¹ Zakariyyâ Ibrâhîm est un philosophe égyptien, né le 24 juillet 1925 ; il a fait ses études au Caire (licence en 1944 et magistère en 1948) puis à Paris (doctorat ès-lettres en 1954). Très marqué par les philosophes français M. Blondel, G. Marcel, E. Mounier et J. Wahl, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages philosophiques dont le plus représentatif est, à ses propres yeux, *Mushkilat alInsân*, Le Caire, rééd. 1967, Makt. Misr, 230 p. Copte orthodoxe, il a pour soucis majeurs de défendre une vue rationnelle des choses et d'ouvrir la pensée arabe à la pensée européenne (surtout "personnaliste"). Cf. la tr. Frsée d'un de ses articles, Le communisme et l'avenir, in *Orient*, XIX (1961), pp. 159-174.

² Traduit de l'américain, Paris, Denoël, 1972, 539 p. Cf. à ce sujet l'article de François Russo, "La science du futur" (et sa bibliographie) dans la revue *Etudes*, juin 1970, pp. 890-909.

dépît et nous évader du présent et du futur en nous réfugiant dans un passé momifié, ce qui serait "une fuite en avant" comme on dit, ou bien être authentique en vérité et en être capable, psychologiquement, culturellement et communautairement, et donc affronter ce que nous sommes ainsi que notre monde en toute sincérité et détermination, nous ouvrir à nous-mêmes ainsi qu'à ce qui nous entoure, insuffler un esprit nouveau au cœur de notre religion et en tirer - à l'exemple de nos ancêtres qui portèrent "le fardeau" à eux confié, illuminèrent l'univers et firent des merveilles - en tirer, dis-je, ce que signifient une pensée audacieuse et une action vertueuse, y puiser une foi créatrice, une ample espérance, une grande confiance en soi, une représentation valable de la mission que l'homme doit accomplir en ce monde, accepter que la liberté soit conquête et audace et que les mœurs soient sincérité en parole et dévouement en acte, dépasser enfin la phase d'autosatisfaction vis-à-vis de la langue nationale pour parvenir à vaincre les obstacles techniques et psychologiques qui empêchent de la diffuser et de la transformer en une langue de science et de civilisation, dans la deuxième moitié du XXème siècle, tout comme elle était une langue de science et de civilisation à son âge d'or, sans pour autant négliger les langues vivantes comme l'avaient encore fait nos ancêtres qui s'étaient adonnés à l'étude des langues répandues à leur époque et les avaient adoptées comme voie d'accès pour puiser aux sources des cultures étrangères. Il nous faut donc désirer ce qui se situe au-delà même de la langue : les concepts, l'énergie intellectuelle, les sentiments, les idéaux. De même, est-il encore absolument nécessaire que l'on fasse évoluer notre culture et qu'on se libère de toute attitude défensive, de tout état de repli sur soi et de toute forme d'imitation et de conservatisme. La culture authentique est ouverture constante, effraction des énigmes de l'univers, domination sur la nature et dépassement qui ne connaît aucun arrêt.

L'authenticité consiste donc à renforcer la personnalité en corroborant ses composantes essentielles sur la base d'une revalorisation de ces mêmes composantes en se référant à leur esprit et non plus à leur lettre, et en les purifiant de tout ce qui aurait pu les défigurer par suite de l'esprit d'inertie, de renoncement et de négativisme qui régnait en matière intellectuelle, affective et éthique, et en les purifiant aussi de tout ce qui en était résulté : décadence et colonisation. L'authenticité consiste à rendre vie aux âmes dont les sources s'étaient taries et à réformer les intelligences dont les catégories étaient devenues malades. L'authenticité est aussi et surtout la vigilance vis-à-vis de ce qui nous menace par suite des diverses formes de l'intrusion culturelle et de la domination d'une idéologie étrangère, préface nécessaire à toute domination économique et politique. L'authenticité est ouverture ou elle n'est pas, parce qu'elle est écoute intelligente et aiguisée de l'esprit du temps, compréhension de ses coordonnées, représentation renouvelée des divers courants culturels et des diverses tendances scientifiques, capacité enfin d'incorporer, d'emprunter, de réagir et d'assimiler sans complexe ni démission.

L'authenticité est donc sauvegarde de notre essence, harmonisation avec la vie et pari sur un avenir qui sera ennobli au niveau même de la grandeur de l'homme, si nous savons tous comment allier nos efforts, extirper nos appétits, nous purifier de tous les complexes d'infériorité ou de supériorité, nous imposer la tolérance et nous consacrer à la construction de ce qu'Abû Nasr al-Fârâbî a appelé "La cité vertueuse".

Au cœur de cette grande épopée nationale et humaine, le rôle des intellectuels, personnes nobles et libres, doués de sentiments patriotiques ardents et véridiques ainsi que d'un regard humaniste, pénétrant et prévoyant, est un rôle de première importance. Ce sont eux aussi qui savent distinguer le vrai du faux, ce sont eux qui entreprennent de traiter de semblables questions vitales pour en éclairer la route ; ce sont eux encore qui mettent à jour les moyens détournés de déracinement, distinguent les formes de pensées demeurées valables de celles qui sont révolues et savent séparer le patrimoine vivant de celui qui va s'avilissant. Ce sont eux enfin qui donnent forme aux théories et aux opinions, y incorporent de leur esprit, les appuient sur une attitude philosophique valable, dans la vie, et leur font donc acquérir en même temps un caractère d'authenticité et de modernité. C'est ainsi que s'est diffusé en Chine populaire, depuis 1949, le slogan suivant : "Les hommes de pensée sont le trésor de la nation". On y a ajouté : "parce qu'ils sont les gardiens fidèles de la personnalité authentique et la garantie que celle-ci demeure bien vivante et s'accorde parfaitement avec le temps".

Oui, il n'y a aucun développement global, aucun épanouissement, aucune issue au sous-développement, aucune indépendance politique, aucune autonomie économique sans qu'il n'y ait en même temps inviolabilité de la pensée et indépendance de la culture.

Rendus à ce point, méditons les paroles consignées par Madame de Staël la célèbre écrivain, après une longue conversation sur Napoléon, car cela pourrait aider bien des peuples : "Il considérait les créatures humaines, écrit-elle tout comme il considérait un événement ordinaire ou une chose banale. Il n'y avait pas, sur terre, d'autre humain que lui et tout y existait pour lui seul. Il monta sur le

trône de France alors que celle-ci était libre, puissante et fort riche. Il en fut éloigné après l'avoir laissée affaiblie et défaite, livrée aux envahisseurs. Il s'y était emparé du pouvoir alors que les frontières du pays allaient jusqu'au Rhin et il la laissa - réduite et affaiblie - accablée sous le poids des dettes de guerre. Tout cela, comme fruit de la violence qui l'avait amené à la faillite et à la catastrophe... Napoléon lui-même déclara au terme de ses jours : "Savez-vous ce qui m'a le plus étonné en ce monde ? C'est que la force, quelque grande qu'elle puisse être, ne règle jamais rien et ne laisse aucun vestige de qualité, et cela parce que la pensée finit toujours par triompher de l'épée et par la vaincre".

La force qu'il nous faut donc estimer, aussi longtemps que cela sera en notre pouvoir, n'est pas simplement la force matérielle mais aussi la force spirituelle et morale, parce que c'est celle-ci qui crée la force matérielle et sait l'utiliser au mieux. Elle fait aussi partie du contenu possible de l'authenticité. Il est inutile de démontrer ici que le devenir de la culture et l'avenir de la jeunesse constituent notre force de réserve et notre capital, et que l'évolution de la civilisation est intimement et totalement liée au devenir de l'enseignement et de l'éducation, dans leur contenu, leurs méthodes, leurs choix et leurs buts. C'est donc là un autre problème, vital et prospectif, que nos peuples ont également à affronter. Espérons que cela se fera aussi sur la base d'une authenticité ouverte et d'une ouverture authentique.

(Trad. Maurice Borrmans)



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--